
VU DE L'INTERIEUR

Viki Monkman

The author shares her impressions of the excitement, joy, and sadness that occurred at the First International Conference on Study and Teaching Related to Women.

Très tôt samedi matin, vingt-huit jours avant l'arrivée de la première participante au premier Colloque international sur la recherche et l'enseignement relatifs aux femmes, le téléphone sonne: "Simone de Beauvoir Institute, puis-je vous aider?" réponds-je, étourdie, perdue dans le temps et l'espace du sommeil. "Viki, il y a eu le feu à l'Institut." "Mon fichier" je crie réveillée par cette douche froide. Des mois de travail, de noms sur des lettres, des fiches, des articles, des livres. . .

Deux déménagements et une semaine plus tard . . . Le téléphone sonne: "Institut Simone de Beauvoir, can I help you?" "Vous pouvez héberger deux participantes? Merveilleux! Vous avez du temps à nous offrir? Bravo! Vous voulez vingt formules pour vos membres? Okeedokey." De cette période je me

souviens de l'esprit de défi commun qui règnait dans nos bureaux: Les sourires, les offres d'aide, les ré-unions où il nous semblait que rien ne serait prêt à temps et que le 4 août (dernière journée du colloque) n'arriverait jamais.

Le 22 juillet 1982 . . . Le téléphone sonne. La première participante est à la réception du pavillon Hall. Tout à coup c'est vrai. L'euphorie, la terreur freinées jusque-là par des jours de travail assidu me prennent aux tripes. "J'arrive!" Le chaos dans le bureau: "La première est arrivée!"

"Bienvenue au Canada — je suis ravie de vous accueillir!" Le nom sur la fiche a un visage, un corps, une beauté particulière. Une joie déchaîne des muscles dont je ne soupçonnais l'existence et une force inconnue dans mon corps, une force dont j'allais avoir grand besoin dans les quatorze jours qui suivraient. Le besoin urgent de rester en marche: l'une a perdu ses bagages; l'autre a perdu son enfant; l'une a besoin d'un dactylo; l'autre a besoin d'un sourire, d'être réconforter parce qu'elle est loin de chez elle.

Désormais elles sont plus que des participantes pour moi. J'ai eu l'impression d'être en famille avec mes

cousines, mes tantes, mes grand-mères. En même temps et lieu j'avais avec moi des femmes dont le travail change la vie actuelle d'autrui, des femmes qui se sont dédiées aux Etudes de la femme, des femmes dont l'oeuvre avait nourri ma soif intellectuelle, des femmes qui ont élargi mon champ de vision et d'espoir.

Il m'est encore assez difficile de parler de mon expérience du colloque car l'intégration intérieure ne s'est pas encore faite. Depuis le 4 août je suis sur le pilote automatique. J'ai des circuits brûlés à rétablir. J'arrose mes plantes. Je lis. J'étudie. J'enseigne. Les cauchemars ne reviennent plus toutes les nuits.

Malgré tout, le sourire se trace doucement sur mes lèvres quand me revient à l'esprit la couleur et le son de ces femmes venues de tous les coins du monde pour se donner voix: fâchées, pensives, amicales, intellectuelles, artistiques, actives, hésitantes ou sûres d'elles.

A celles qui sont venues à Montréal: Merci de tout mon coeur. A toutes: J'espère qu'on se retrouvera au Kenya en 1985 pour la Décennie de la femme, rencontre (et fête) organisée par les Nations-Unies.